

Intervention psychosociologique : réflexion critique Psychosociological Intervention: A Critical Reflection

Robert SÉVIGNY

Volume 9, Number 2, octobre 1977

Psychologie - Sociologie - Intervention

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001694ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001694ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

SÉVIGNY, R. (1977). Intervention psychosociologique : réflexion critique.
Sociologie et sociétés, 9(2), 7–33. <https://doi.org/10.7202/001694ar>

Article abstract

This text is a critical examination of the whole field of psychosociological intervention, from the classical T-group to the "new group therapies". The author first presents a certain number of constants in the various group experiences. He then discusses several forms of compartmentalization which are characteristic of the theory and practice of intervention : compartmentalization within the personality itself, between the individual and the collectivity, between the intervention and the social system, and between the intervention and the cultural system. He then identifies six models of intervention and indicates a certain number of possible directions for research on intervention which to date have not been explored to any extent. This article is based mainly on American and French studies. Several other texts in this issue of *Sociologie et sociétés* deal with the questions raised by the author.

Intervention psychosociologique : réflexion critique



ROBERT SÉVIGNY

Les psychosociologues interventionnistes se sont bien souvent penchés sur le problème de la définition même de leur champ d'activité. Celui-ci, comme n'importe quel autre, implique des dimensions théoriques, méthodologiques et techniques qui sont l'objet de débats entre les représentants des diverses écoles de pensée. En même temps, la pratique même de l'intervention rend très évident qu'on ne peut définir de champ d'activité sans faire référence à ses dimensions valorielles et idéologiques, sans faire référence à son statut par rapport aux diverses autres formes d'intervention ou, plus simplement, par rapport aux autres modes d'action (ceux, par exemple, d'une association volontaire, d'un mouvement syndical, d'une entreprise industrielle, d'un parti ou d'un groupement politique, etc.).

Le secteur de l'intervention psychosociologique lui-même s'est développé et *spécialisé* à la façon de plusieurs autres disciplines scientifiques et à la façon aussi de plusieurs autres types d'action. On se retrouve aujourd'hui en face d'une multitude de théories et de pratiques qui se différencient selon des variables elles-mêmes souvent plus ou moins bien définies : selon les objectifs et les moyens, selon les secteurs d'application (l'école, l'industrie, etc.), selon la « dimension » du client (qui peut aller de l'individu à un segment important de la société), selon qu'il s'agit d'une intervention « planifiée » ou pas, selon que l'intervenant initie lui-même un projet d'action ou qu'il intervient plutôt dans un

processus déjà en cours et auquel il ne fera que participer¹. Par ailleurs, bien des « versions » ont été formulées en fonction de certains secteurs professionnels particuliers : les pédagogues, les spécialistes des relations industrielles et du management, les publicitaires et les spécialistes des relations publiques, et plusieurs autres, ont formulé, ou mieux, reformulé des formes d'intervention qui ne présentent plus parfois que les *apparences* des intuitions originales de la psychosociologie. Il n'est donc pas inutile de préciser que les réflexions présentées dans ce texte-ci portent sur cet ensemble d'interventions qui va de la dynamique des groupes classiques ou du T. Groupe au groupe de rencontres (*encounter group*) et au groupe « de croissance personnelle », et à l'une ou l'autre des diverses écoles qui se sont développées par la suite : l'analyse transactionnelle, les sessions de créativité, les groupes de Gestalt et de bio-énergie, les groupes visant la modification du comportement (dont la *reality therapy* est un bon exemple), etc.

I QUELQUES CONSTANTES QUI DÉFINISSENT L'INTERVENTION PSYCHOSOCIOLOGIQUE

Que l'on considère les premières interventions de Kurt Lewin, ou les formes les plus nouvelles d'intervention, que l'on considère des modèles classiques ou « traditionnels » d'intervention, ou que l'on considère les projets qui apparaissent les plus « révolutionnaires », on retrouve un certain nombre de constantes. Au risque de rappeler au passage des informations que tout psychosociologue sait depuis les premières années de sa formation, il n'est pas inutile de les énumérer ici, car elles constituent en quelque sorte une définition approximative des champs de l'intervention psychosociologique².

LES NOTIONS DE PARTICIPATION ET DE FEEDBACK

Qu'on se rappelle les toutes premières expériences de Lewin où celui-ci comparait l'impact des groupes de discussion à celui des conférences traditionnelles : les *participants* aux discussions modifiaient leurs comportements de façon plus durable que les *auditeurs* passifs du conférencier. Qu'on se rappelle

1. Pour une revue très complète des dimensions pouvant mener à une redéfinition et une extension du champ de l'intervention psychosociologique, voir : Tessier, Roger et Tellier Yvan (sous la direction de), *Changement planifié et développement des organisations*, I.F.G. et E.P.I., Montréal et Paris, 1973, 825 p. Hornstein *et al.* sont parmi ceux qui ont cherché à inclure, dans ce secteur, des types d'intervention qui débordent franchement le cadre d'intervention du psychosociologue. Voir Hornstein, Bunker, Burke, Gindes, Lewicki (ed.), *Social Intervention*, New York, The Free Press, Collier-MacMillan Limited, 1971, 597 p.

2. Nous n'allons pas multiplier ici les références, très nombreuses, qui permettent de définir ces constantes. Pour ce qui concerne, tout au moins, la première période du développement de ce champ, le lecteur trouvera des informations pertinentes dans Bradford L. P., Gibb J. R., Benne K. D. (ed.), *T-Group Theory & Laboratory Method*, U.S.A., John Wiley & Sons Inc., 1964, 498 p. : dans le numéro spécial marquant le vingtième anniversaire de l'organisation des stages à Bethel : « *Journal of Applied Behavioral Science* », *Landmarks Issue*, vol. 3, n° 2, 1967 ; dans le numéro du *Bulletin de psychologie* où on retrouve les premiers écrits français sur la dynamique de groupe : « *Psychologie sociale III : groupes* », *Bulletin de psychologie*, février 1959. On trouve aussi des informations sur cette période dans Back, Kurt W., *Beyond Words*, U.S.A., Russell Sage Foundation, 1972, 266 p. et dans la publication de l'A.R.I.P., *le Psychosociologue dans la cité*, Paris, Éd. de l'Epi, 1967, 334 p. : le recueil de textes de Tessier et Tellier fournit également des informations nombreuses. Voir Tessier et Tellier, *Changement planifié et développement des organisations*, *op. cit.*

aussi l'expérience qui fut à l'origine du T. Groupe. Les participants à un séminaire demandent d'assister aux réunions où les chercheurs font le bilan des observations qu'ils ont recueillies durant la journée. Devant ces commentaires, les participants se sentent « impliqués » et entrent en interaction avec les observateurs. Ce sont bientôt ces réunions où les observateurs établissent un système de *feedback* qui deviennent les réunions les plus importantes du séminaire. De là est née l'idée du T. Groupe, groupe qui suppose la participation ou l'implication personnelle de ses membres et sur un système de rétroaction qui fournit au groupe des informations sur lui-même. L'intervenant peut renvoyer au groupe des informations de divers types et il peut susciter, entre les participants, divers types d'interaction, mais dans tous les cas la *participation-implication* et le *feedback* demeurent les deux processus fondamentaux. Le modèle de la relation thérapeute-client proposé par Rogers vint ensuite mettre lui aussi l'accent sur ces deux mêmes processus.

LA PRIORITÉ AUX DIMENSIONS AFFECTIVES ET SYMBOLIQUES

Dès les premières interventions du type T. Groupe, la priorité fut accordée au « climat affectif », aux significations symboliques de la vie du groupe, aux sentiments des participants. Encore ici, l'intervenant peut « centrer » le groupe sur des contenus effectifs ou symboliques très divers (les relations interpersonnelles, les réactions très individuelles, des valeurs ou des idéologies véhiculées dans le groupe, etc.), mais il donne presque toujours priorité à l'univers affectif ou symbolique.

LE SUPPORT D'UNE THÉORIE DE LA PERSONNALITÉ

L'intervenant fonde presque toujours ses interventions sur l'une ou l'autre des théories de la personnalité, que celle-ci soit la psychanalyse freudienne ou néo-freudienne, la théorie de la Forme ou celle de Rogers, etc.

LE GROUPE RESTREINT COMME OBJET OU INSTRUMENT D'INTERVENTION

Dès les premières expériences de Lewin, le groupe restreint devint l'objet d'analyse et d'intervention : c'est de là qu'origine la dynamique des groupes. Mais en même temps, il considère le restreint comme un instrument privilégié pour atteindre les objectifs dépassant le cadre du groupe restreint : qu'il tente de modifier les habitudes alimentaires des Américains ou qu'il vise à modifier les relations sociales dans un milieu donné, c'est presque inévitablement par le biais des groupes restreints et en misant sur l'impact de ces groupes sur leurs membres, qu'il fonde ses interventions. Or cela demeure vrai de la plupart des interventions. Même si celles-ci ont comme objectif ultime d'influencer une organisation complexe, l'intervenant découpe celle-ci en unités plus petites et intervient auprès de ces groupes restreints. D'ailleurs, même dans les cas où l'objectif visé est, en dernière analyse, le système social global — comme dans l'analyse institutionnelle — l'intervention se fait presque toujours devant des groupes restreints : dans le cas des « analyseurs de l'Église », par exemple, l'intervenant souligne comment le système social capitaliste est « reproduit » dans un des groupes, mais il demeure que ces analyses institutionnelles se font auprès de groupes restreints.

L'ACTION COMME SOURCE D'APPRENTISSAGE ET COMME LIEU DE RECHERCHE

La plupart des interventions sont fondées sur l'hypothèse que c'est à travers l'action que se fait l'apprentissage. Dans les interventions visant explicitement la formation des participants, cette hypothèse se traduit de plusieurs façons : cette action peut aller, par exemple, de la simple expression verbale à des manifestations ouvertes d'agressivité. Même dans les interventions fondées sur une théorie psychanalytique, les participants sont généralement invités à *agir* ouvertement, de façon manifeste, des aspects d'eux-mêmes ou certaines de leurs perceptions du groupe. Il est évident, par ailleurs, que toutes les formes d'action ne sont pas encouragées par l'intervention psychosociologique, mais cela importe peu ici. D'un autre côté, l'action — comme processus et comme valeur — est surtout utile pour caractériser l'attitude de la plupart des intervenants. Si on oppose l'action à la recherche, la plupart des théories et des stratégies d'interventions impliquent une certaine forme d'action chez l'intervenant lui-même. En d'autres termes, les spécialistes de l'intervention ont tendance à penser leurs propres interventions d'une façon qui ressemble autant à celle de « l'homme d'action » qu'à la façon typique du chercheur scientifique. Devant une intuition nouvelle pouvant se traduire dans un projet d'intervention, le psychosociologue de l'intervention aura tendance à réagir en se disant : réalisons ce nouveau genre d'intervention un certain nombre de fois et il sera possible d'évaluer son impact par la suite. Même si K. Back a sans doute partiellement raison d'affirmer que bien des intervenants se soucient peu de mesurer l'impact ou la validité de leurs interventions, il n'est pas certain que son explication soit adéquate. Au lieu de mesurer chaque élément d'une intervention en suivant les techniques et les méthodes de la recherche expérimentale, l'intervenant souvent se fie à une évaluation beaucoup plus globale. En cela il ressemble bien plus à l'homme politique ou à l'industriel qui, souvent, ne peuvent vérifier toutes leurs hypothèses de travail *avant* de réaliser leur projet. Ce commentaire n'est pas un plaidoyer contre la recherche systématique sur les interventions. Mais il faut bien voir que la plupart des recherches entreprises à partir des modèles classiques de recherche n'ont pas souvent pu répondre aux questions fondamentales posées par ces interventions. Quoi qu'il en soit, il demeure que a) la plupart des intervenants se définissent autant par l'action que par la recherche et que b) les principales questions relatives à l'intervention sont rarement l'objet de recherche empirique systématique. C'est là aussi une constante qui semble caractériser les interventions psychosociologiques depuis K. Lewin.

LA NOTION DE CHANGEMENT

L'objectif explicite de la plupart des interventions est une forme ou une autre de changement. Cela n'est pas surprenant dans nos sociétés qui ont intégré la notion de changement à leur système de valeurs. On a déjà beaucoup répété que la psychosociologie ne définissait jamais clairement le type de changement qu'elle encourage. Il semble bien se dégager une constante à cet égard : a) l'intervention psychosociologique, sans nier l'existence de changements sociaux globaux, vise rarement de tels changements, du moins à court ou moyen

terme; b) l'intervention psychosociologique est rarement nettement réactionnaire (même si certains projets de « changement » ont parfois comme fonction d'empêcher des changements plus radicaux); c) l'intervention psychosociologique s'inscrit la plupart du temps dans un projet de type réformiste. Ce réformisme s'applique, par exemple, à fournir une « relation d'aide » à des individus ou à des groupes restreints qui en ont besoin, ou à modifier certains éléments particuliers de la société (v.g. le système scolaire). Ces catégories sont certes grossières, mais semblent bien décrire la « réalité » de l'intervention psychosociologique. Cette constante se retrouve même dans les modèles d'intervention qui prétendent s'opposer à tout réformisme, comme par exemple l'analyse institutionnelle : si on considère l'impact réel de l'analyse institutionnelle et non pas les textes qui en définissent les objectifs, il faut bien conclure qu'elle ne constitue pas un levier important de changement des structures sociales.

LA DIMENSION IDÉOLOGIQUE

L'affirmation selon laquelle l'intervention est — par définition — un projet d'action autant qu'un projet de recherche scientifique a un corollaire : toute intervention est inévitablement le véhicule d'une idéologie, d'un système de valeurs. Évidemment tout projet de recherche scientifique l'est également. Mais dans le cas de l'intervention-action, le projet devient explicitement idéologique ou idéologisé. On a beaucoup reproché à la psychosociologie d'exprimer une idéologie typiquement américaine : les valeurs « démocratiques », l'individualisme, etc. Nous verrons que cela n'est peut-être pas aussi simple que ne le laissent supposer bien des analyses superficielles — sinon sauvages — de l'idéologie américaine. Le plus important, le plus *constant*, est de reconnaître que toute intervention est porteuse d'un projet idéologique : qu'il soit défini en terme du « pouvoir fraternel », de l'autogestion, de la non-directivité ou, au contraire, du pouvoir démocratique, bureaucratique ou technocratique.

PROFESSIONNALISATION ET COMMERCIALISATION

Depuis les tout débuts de la dynamique des groupes de Bethel, l'intervention s'est développée sous le mode de la professionnalisation et/ou de la commercialisation. Il n'est pas de notre propos d'analyser à fond ce phénomène. On sait déjà que la professionnalisation implique une codification la plus rigide possible des normes et des techniques reconnues comme légitimes, un certain esprit corporatif qui vise la protection de ses membres et l'exclusion de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ne « méritent » pas ce titre de *professionnel*. La professionnalisation indique aussi un effort délibéré pour atteindre un statut social très particulier dans une société comme la nôtre. Par ce jeu d'inclusion et d'exclusion — à la fois des membres de la profession et des activités reconnues comme légitimes — on en vient inévitablement à *particulariser* l'activité professionnelle, même si c'est souvent au nom de l'intérêt général qu'on le justifie. Le processus de commercialisation implique, de son côté, que les spécialistes de l'intervention « jouent le jeu du marché ». On pourrait ici décrire chacune des étapes de la mise en marché à propos des divers organismes d'intervention. Dans un type de société comme la nôtre, ce développement — pro-

fessionnalisation et commercialisation — est probablement inévitable : à partir du moment où la psychologie inclut une forme d'action (comme objectif ou comme méthode) elle tend à se soumettre aux normes prédominantes quant à la division du travail et quant au jeu du marché. Par ailleurs ce double développement n'est pas non plus étranger au processus de spécialisation dans le champ scientifique : la logique même du développement scientifique — la logique même de ce qu'on considère comme étant « scientifique » — produit une spécialisation de plus en plus poussée et un cloisonnement de plus en plus étendu entre les diverses disciplines scientifiques. Les divers modèles et les diverses écoles d'intervention se sont développés selon ce modèle général qui tend, dans notre société, à la professionnalisation et à la commercialisation³.

Il serait trop long ici de reprendre chaque « école » d'intervention en fonction de cette mise en catégorie générale. Limitons-nous à des exemples. On peut supposer que toutes les formes d'interventions ont pour effet — délibéré ou non — de créer une situation où les participants 1) feront l'expérience d'une implication personnelle très poussée 2) auront l'occasion d'entrer en interaction ou en communication avec les autres participants de façon plus intensive qu'ils ne le font ailleurs et 3) recevront en même temps plus d'informations sur eux-mêmes (*feedback*) qu'ils n'en reçoivent habituellement. Que ces expériences se passent au niveau exclusivement verbal comme dans le T. Groupe classique, ou au niveau de la fantaisie ou de l'expression symbolique comme dans bien des groupes de « croissance personnelle », ou au niveau du langage corporel, que ces expériences soient vécues dans un cadre non directif pur ou dans le cadre rigide et autoritaire de la *reality-therapy*, ou même au cours d'une session d'analyse institutionnelle, tout cela a peut-être moins d'importance qu'on ne le croit habituellement ou que les exigences du marché n'obligent de l'affirmer. Malgré toutes les différences d'objectifs explicites, de cadres théoriques sous-jacents ou de techniques, toutes ces expériences misent sur les processus, mis en relief par Lewin, d'intensification de la participation personnelle, de la communication entre les participants et du processus de rétroaction. Prenons, comme second exemple, la dernière constante décrite plus haut, la professionnalisation et la commercialisation. La commercialisation est peut-être le phénomène le plus facile à identifier. Aux États-Unis, la prolifération des spécialités est telle qu'une nouvelle spécialité en est née : celle qui se donne comme objectif de présenter (aux consommateurs) une description des divers modèles et des divers organismes d'intervention. Au Québec, l'orientation

3. Tessier et Tellier (*Changement planifié et développement des organisations*) dans leur introduction générale, rendent très claire cette dimension de l'intervention psychosociologique. Voir aussi la « Table ronde » dans ce numéro. Pour aborder un aspect très particulier des processus de commercialisation, voir les nombreuses publications qui misent sur l'existence d'un *marché* qui, à la limite, n'a plus rien à voir avec la notion d'intervention. À titre d'exemple citons Hills, Christopher et Stone, Robert B., *Conduct your own Awareness Sessions*, N.Y., Signett Books, 1970; Lewis, Howard R., et Harold S. Streifeld, *Growth Games*, New York, Bantam Books Inc., 1972; Otto, Herbert A., *Fantasy Encounter Games*, Los Angeles, Nash Publishing Corp, 1972. Par ailleurs, la *professionnalisation* n'est pas incompatible avec un processus de marginalisation sociale des intervenants. Si, par exemple, bien des intervenants adoptent certains comportements ou certaines attitudes proches de la nouvelle culture (vie à la campagne, rejet d'un encadrement bureaucratique, *drop-out* partiel, etc.), on peut croire que c'est en bonne partie leur statut de professionnel qui leur permet ce style de vie.

prise par des organismes comme l'*Institut de formation par le groupe*, le *Centre interdisciplinaire de Montréal* et, à un moment donné, par le *Centre d'étude des communications*, était fortement définie par les exigences du marché québécois. En France, une analyse superficielle donne l'impression que cette commercialisation est moins poussée. Par ailleurs il est fort possible que les enjeux du marché se situent plus dans un univers d'intellectuels : là comme ailleurs, chaque école a ses liens avec l'univers académique, a ses auteurs, ses publications et son public.

Une première hypothèse générale se dégage de cette analyse sommaire : les diverses formes d'intervention — celles qui se sont développées à des moments différents, comme celles qui se font « concurrence » à un même moment — présentent des similitudes à bien des égards. Si cette hypothèse était juste, c'est l'analyse de ces constantes qui permettrait de dégager les significations sociales de ce phénomène qu'est l'intervention psychosociologique.

II QUELQUES QUESTIONS À PROPOS DE L'INTERVENTION PSYCHOSOCIOLOGIQUE

L'analyse critique de l'intervention psychosociologique s'inspire de l'un ou l'autre des deux champs théoriques de référence qui la définissent : la psychologie et la sociologie. En fonction du champ de la psychologie, cette critique aborde, par exemple, un problème comme celui-ci : les interventions centrées sur le langage corporel permettent-elles vraiment de « dépasser » les limites des interventions centrées sur le langage verbal, ou favorisent-elles l'*expression de soi* « au détriment » de la *compréhension de soi* ? Ce genre de critique implique des débats où les diverses théories sont renvoyées l'une à l'autre, la psychanalyse face à la psychologie du *self*, la psychologie de Rogers à celle de Lowen, etc. Parfois les critiques à l'égard du champ de l'intervention psychosociologique s'inspirent d'un cadre de références sociologiques : c'est ainsi, par exemple, qu'on remet en question le système de valeurs implicites ou explicites qu'elle véhicule, qu'on l'accuse ou la soupçonne d'occulter les dimensions sociologiques ou historiques de la vie sociale ou, même, de promouvoir un type particulier de changement social qui n'a plus rien en commun avec les « véritables » processus de changement sociaux. Ces critiques — internes et externes — tendent à devenir plus nombreuses et mieux formulées qu'elles ne l'étaient il y a dix ans. Notre objectif est de présenter ici quelques grandes lignes de réflexion à partir de ces analyses critiques particulières. Cette remise en question de la psychosociologie n'est donc pas nouvelle.

Ruintenbeek, par exemple, a formulé dans plusieurs ouvrages l'hypothèse que le développement de la psychologie et de la psychologie sociale était essentiellement une réponse à des traits caractéristiques de la société américaine. Kurt Back, pour sa part, a bien montré que le développement de la dynamique de groupe, à partir de Kurt Lewin, constitue, à l'analyse, tout autant un mouvement social qu'un « courant » scientifique. Plus récemment encore, Schur a posé le problème de l'intervention quand il a appliqué aux diverses formes de groupes de rencontres la grille qu'il avait déjà développée à l'égard de la criminologie : à son point de vue, aux divers modèles d'*intervention* auprès des in-

dividus ou des groupes restreints, il faut opposer un modèle de *non-intervention*. Par cette formule, il oppose une stratégie du changement individuel à une stratégie du changement des normes et des structures sociales. Kovel, de son côté, dans un ouvrage dont le titre (*A Complete Guide to Therapy*) annonce mal le contenu, formule plusieurs commentaires à l'égard des valeurs véhiculées par les diverses écoles de thérapies de groupes (celles-ci étant entendues au sens très large du terme). Son analyse montre aussi avec beaucoup de relief comment chaque approche théorique et méthodologique en vient à découper et à privilégier une dimension particulière (ou quelques-unes) en l'isolant de l'*ensemble* des processus psychosociologiques. Lieberman, Yalom et Miles, en présentant les résultats de ce qui constitue probablement la principale recherche empirique sur les groupes de rencontres, constatent eux aussi que ces diverses formes de groupes sont une réponse à la structure sociale (américaine) : pourtant leur hypothèse de départ se situait à un niveau analytique beaucoup plus microscopique et visait plutôt à comparer l'impact de divers styles d'intervention sur les petits groupes. Enfin il y a d'autres travaux qui ne présentent pas systématiquement une analyse des diverses tendances actuelles, mais qui n'en constituent pas moins une critique systématique : c'est le cas, en particulier, de ceux qui se définissent comme des « thérapeutes radicaux » et qui s'inspirent à la fois de certains groupes américains d'action politique et d'une redéfinition marxiste de la psychologie⁴.

En France s'élaborent parallèlement des cadres de recherches et d'interventions qui eux aussi constituent des réponses à certaines interrogations soulevées dans ce texte-ci. Rappelons quelques-uns d'entre eux. Max Pagès après avoir repensé l'approche non directive en fonction des « groupes de base » en est venu à aborder les phénomènes de pouvoir dans les organisations industrielles en intégrant l'analyse sociologique, l'analyse psychosociologique classique et l'analyse des processus non verbaux (Pagès *et al.* : *Recherche sur le pouvoir dans les organisations*). La revue *Connexions* aussi été le lieu de débats sur l'intervention psychosociologique en général et sur le thème du pouvoir en particulier. D'un autre côté, l'analyse institutionnelle montre comment le fonctionnement des groupes restreints permet une analyse de l'*institution* ou du système social global. Les travaux de Costoriadis permettront sans doute de mieux articuler la relation groupe restreint-institution. Enriquez a déjà abordé ce thème de l'imaginaire social par rapport aux organisations. Felix Guattari, reprend à sa façon la problématique de l'analyse institutionnelle et propose une conception de la psychothérapie institutionnelle qui constitue, en elle-même, une critique radicale de la psychosociologie. Gérard Mendel a également élaboré un modèle

4. Voir Ruitenbeek, Hendrix M. : *The New Group Therapies*, New York, 1970, 240 p. ; *Psychoanalysis and Contemporary American Culture*, U.S.A., Dell Publishing Co. Inc., 1964, 436 p. ; *The Individual and the Crowd*, New York, Prentice-Hall, 1964, 125 p. ; Kurt Back, *Beyond Words*; Schur, Edwin M. : *Radical Non Intervention*, Englewood Cliffs, N.J., 1973, 173 p. ; *The Awareness Trap : Self-Absorption instead of Social Change*, N. Y., Quadrangle, 1976; Kovel, Joël, *Complete Guide to Therapy*, N.Y., Pantheon Books, 1976; Lieberman, M. A., I.D. Yalom, et M.B. Miles (ed.), *Encounter Groups : First Facts*, New York, Basic Books Inc. Publishers, 1973, 495 p. Enfin à propos des « thérapies radicales », voir : Ruitenbeek, Hendrix M., *Going Crazy : the Radical Therapy of R.D. Laing and Others*, U.S.A., Bantam Books Inc., 1972, 308 p. ; Glenn, Michael et Richard Funnès, *Repression or Revolution : Therapy in United States Today*, N. Y., Ballantine Books, 1973; Agel, Jerome (ed.), *The Radical Therapist : Therapy Means Change not Adjustment*, N.Y., Ballantine Book, 1971; Brown, Phil, *Toward a Marxist Psychology*, N.Y., Harper and Row, 1974.

d'analyse et d'intervention qui dépasse les cadres classiques de l'intervention psychosociologique. Peu de travaux français se donnent comme tâche de présenter et de discuter les diverses tendances américaines : Lapassade le fait cependant dans *Socianalyse et potentiel humain*. Dans *les Groupes de rencontre*, Dreyfus présente également plusieurs théories et plusieurs méthodes américaines actuelles, mais en se limitant d'emblée au niveau de l'introduction générale sinon de la simple vulgarisation. Quant à l'ouvrage récent de Cotinaud (*Groupe et analyse institutionnelle*), il discute l'évolution du champ de l'intervention psychosociologique, mais après avoir rappelé sommairement l'origine lewinienne et rogérianne de ce courant, il se limite à critiquer les diverses écoles françaises. Par comparaison avec les travaux américains, deux traits caractérisent l'apport des théoriciens et des praticiens français de la psychosociologie : l'influence constante de la psychanalyse et l'intérêt pour les problèmes liés au *pouvoir politique* et à la notion d'autorité⁵.

Bien des chercheurs, chacun à leur façon, tentent de redéfinir le champ de la psychosociologie et de l'intervention. Sans nier l'acquis de leurs travaux, mais en se fondant au contraire sur eux, il demeure utile de présenter un ensemble de questions que posent, encore aujourd'hui, les divers modèles d'interventions psychosociologiques. Si les critiques sont maintenant plus nombreuses et mieux formulées, plusieurs questions fondamentales sont demeurées sans réponses satisfaisantes, à la fois au plan des théories et au plan de la pratique.

Nous n'allons pas, pour chacune des interrogations qui suivent, reprendre longuement l'argumentation des analyses critiques qui ont déjà été formulées ailleurs. Nous allons plutôt dégager, de ces critiques, les questions qui nous semblent les plus pertinentes. Ces questions pourraient se regrouper en quatre thèmes : la conception « cloisonnée » de la personnalité, la dichotomie entre l'individuel et le collectif, l'intervention et la culture, l'intervention et le système social.

1. LA CONCEPTION « CLOISONNÉE » DE LA PERSONNALITÉ

La psychologie et la psychologie sociale n'ont jamais autant fait référence à la notion de personnalité que depuis dix ou quinze ans. Pourtant on néglige de plus en plus l'intuition fondamentale qui est le fondement de cette notion :

5. Parmi les travaux français qui présentent une critique d'ensemble du champ de l'intervention, voir : Lapassade, Georges, *Socianalyse et potentiel humain*, Paris, Gauthier-Villars, 1975; Lapassade, Georges et René Lourau, *Clefs pour la sociologie*, Paris, Seghers, 1971, 240 p.; Dreyfus, Catherine, *les Groupes de rencontre*, Paris, Retz, 1975; Cotinaud, Olivier, *Groupe et analyse institutionnelle : l'intervention psychosociologique et ses dérivés*, Paris, Le Centurion, 1976. Voir aussi des travaux plus spécialisés, qui impliquent une critique du champ de la psychosociologie : Lourau, René, *les Analyseurs de l'Église*, Paris, Anthropos, 1972, 336 p.; Guattari, Félix, *Psychanalyse et transversalité*, Paris, François Maspero, 1974; Mendel, G., « De la régression du politique au psychique », in *Sociopsychanalyse 1*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972 et la « Plus-Value de pouvoir », in *Sociopsychanalyse 2*, Paris, Payot. Voir aussi les revues *Connexions* (par exemple, Enriquez, E., « L'imaginaire social, refoulement et répression dans les organisations », t. 1, n° 3, 1972; Levy, André, « Le changement comme travail », t. 2, n° 7, 1973), *Pour et l'Homme et la société*. Dans ce numéro de *Sociologie et Sociétés*, voir les textes de Racine et d'Enriquez qui discutent l'ensemble du champ de l'intervention; voir aussi le texte de Pagès et Descendre qui, par le biais d'un projet de recherche, situe la psychosociologie en relation avec une sociologie d'inspiration marxiste.

la personnalité forme un « tout » et chaque élément de ce tout ne peut être compris sans référence à l'ensemble. Si on s'en tient aux diverses formes d'interventions, l'hypothèse fondamentale semble plutôt être celle du « cloisonnement » de la personnalité et cette hypothèse s'exprime de bien des façons : cloisonnement entre l'intellectuel et l'affectif, l'émotivité et la rationalité, l'expression de soi et la compréhension de soi, l'action et l'analyse. D'où des questions comme celles-ci : l'intervention psychologique doit-elle inévitablement impliquer l'anti-intellectualisme qui caractérise la plupart des sessions de formation ou de rencontres (voir, par exemple, la discussion de Lieberman *et al.* à ce sujet) ? Est-il possible d'explorer à la fois l'émotivité et la rationalité des expériences ? *L'expression de soi* amène-t-elle inévitablement les participants à une session de formation à mésestimer la *compréhension de soi* ? L'analyse devient-elle inévitablement un objectif sans intérêt une fois que l'intervention a encouragé des processus d'expression de soi ? Les réactions intellectuelles et rationnelles peuvent-elles être interprétées comme autre chose que de l'évasion devant le vécu ou que de la rigidité psychologique ? Inversement, l'expression de soi peut-elle signifier autre chose que de l'*acting out* ? Il est évident que ces questions ne sont pas nouvelles, mais notre hypothèse est qu'elles se posent encore à propos de la *pratique* de l'intervention.

La question du « cloisonnement » se pose aussi à propos des interrelations entre le langage corporel et les autres niveaux de langage : est-il possible de ne pas « déconnecter » l'expression corporelle, *son exploration et son analyse*, des autres formes d'expression ? D'autre part, est-il possible d'en arriver à ce que l'exploration du langage corporel serve tout autant à l'analyse des significations sociales et culturelles de ce langage qu'à l'analyse de ses significations pour les individus mis en cause ? Un cas particulier de cette question générale concerne la relation entre la sexualité et la politique. Sans nier l'acquis de la psychosociologie dans le secteur de la sexualité (au sens général de *sensualité* et au sens précis de *génitalité*), y a-t-il moyen par et dans l'intervention psychosociologique de déboucher sur l'explication et l'analyse des dimensions politiques de la sexualité ? Est-il possible, par exemple, de reprendre certaines hypothèses de Reich à ce sujet ? La plupart des auteurs qui *réutilisent* Reich en ce moment ont tendance à oublier ce qui, pendant une partie de sa vie, a été la question centrale de Reich. Dans la problématique formulée dans *Matérialisme dialectique et psychanalyse*, Reich ne dissocie pas sexualité et politique, sexualité et système social. Ce problème soulevé par Reich est un aspect important du cloisonnement entre l'individuel et le collectif⁶.

Le cloisonnement de la personnalité prend aussi la forme de l'occultation de certaines expériences comme celles du *pouvoir*, de l'*agressivité*, du *conflit*. Dans ce microcosme, cet « îlot culturel » qui est une des techniques privilégiées de l'intervention psychosociologique (de quelque école que ce soit), où s'expri-

6. À propos de la relation entre le corps et le système social, voir les articles de Keleman et de Racine dans ce numéro. Les travaux de W. Reich ont à ce sujet une importance majeure, en particulier, *Matérialisme dialectique et psychanalyse*, Paris, éd. de la Pensée Molle, 1970. Même s'il explicite très peu sa conception du système social, Keleman y fait constamment référence et situe le corps dans son rapport avec ce système social : voir Keleman, Stanley, *The Human Ground et Sexuality, Self and Survival*, Palo Alto, Science and Behavior Books, 1975.

ment en priorité des valeurs comme la relation chaleureuse et personnelle, la relation d'aide, la transparence, l'intimité, etc., comment pourrait-on explorer et analyser des dimensions où s'expriment souvent des valeurs liées à l'exercice du pouvoir : la relation froide, impersonnelle, agressive, conflictuelle, etc. ? Certes, des interventions sont centrées, par exemple, sur l'expérience de l'agressivité, mais l'exploration de l'agressivité dans un cadre sécurisant et chaleureux, dans un contexte de groupe restreint permet-elle vraiment d'en explorer les principales dimensions ? Quant aux diverses activités de formation directement centrées sur le phénomène du pouvoir (comme les jeux de simulation), elles introduisent rarement les principales variables dans le système et, quand c'est le cas, il est toujours difficile d'en explorer et d'en analyser l'ensemble des significations psychosociologiques. Là aussi l'apprentissage n'est-il pas souvent morcelé et parcellaire ? Ou plus exactement : ne fait-on pas là l'apprentissage du cloisonnement, du morcellement ? Peut-être qu'en soi cela ne poserait aucun problème si ces expériences de décloisonnement ne se faisaient pas au nom de l'unité de la personne.

La distinction entre le *processus* et le *contenu* est vieille comme... la dynamique des groupes (tout au moins). On s'y référerait — on s'y réfère encore — comme une distinction analytique permettant de mieux décrire et comprendre telle ou telle expérience. Mais à partir de cette distinction, on en est venu à réduire le champ de l'intervention à celui du processus. Cette occultation du contenu est-elle inévitable ? Le spécialiste de l'intervention doit-il demeurer un « généraliste » qui intervient toujours de la même façon et qui introduit toujours le même *input*, qu'il s'agisse d'un groupe d'étudiants, d'un groupe de professeurs, d'un groupe de *drop-outs*, d'un groupe de gérance de l'industrie, etc. ? L'intervention psychosociologique peut-elle valablement s'adresser à cette « clientèle » possible et nombreuse constituée par tous ceux qui donnent priorité à des *contenus* plutôt qu'aux processus (« hommes d'action » en général, hommes politiques, militants, groupe de citoyens, etc.) ? La priorité (sinon l'exclusivité) accordée au processus n'est pas étrangère à la conception, en psychologie, de l'image de soi. On oublie souvent que l'image de soi se fonde autant sur des contenus que sur des processus : être rigide ou autoritaire dans le choix de ses loisirs signifie-t-il la même chose qu'être rigide et autoritaire dans ses réactions politiques ? Et c'est aussi à travers des contenus que s'expriment les valeurs ou l'idéologie d'une personne : pour cette personne, actualiser, par exemple, ses tendances à l'activisme en organisant un club de hockey ou en militant pour un parti politique, cela a-t-il la même signification ? N'est-ce pas cette occultation du contenu qui empêche l'intervention d'explorer bien des dimensions collectives des expériences ? La valorisation exclusive du processus n'est-il pas d'ailleurs qu'une apparence ? Le contenu n'est évidemment jamais absent. Mais le fait de ne jamais l'explorer, l'exprimer ou l'analyser explicitement, n'amène-t-il pas l'intervenant à valoriser certains contenus plutôt que d'autres — sans même que les « clients » le réalisent très bien ? Kovel signale, par exemple, que l'importance accordée à la transparence comme processus (et comme valeur) amène l'intervenant à suggérer *implicitement* des secteurs (les contenus) dans lesquels il est plus facile d'exprimer cette transparence. Toutes ces formes de « cloisonnement » de la personnalité caractérisent ce que

Rokeach a nommé le *closed mind*⁷ : or, le plus paradoxal, c'est que l'objectif explicite de la très grande majorité des expériences de groupe vise explicitement le champ ouvert plutôt que fermé, la fluidité plutôt que la rigidité, l'ouverture plutôt que la fermeture au changement, etc. Du seul point de vue de la théorie psychologique, ce paradoxe est révélateur des limites restreintes imposées à l'intervention. Ce paradoxe n'est pas non plus étranger à un autre type de cloisonnement : celui qui tend à isoler la dimension collective de la dimension individuelle ou interindividuelle.

2. L'INDIVIDUEL ET LE COLLECTIF

Posons d'emblée la question générale, qui n'est pas nouvelle, mais qui n'a jamais reçu de réponse : l'intervention psychosociologique doit-elle *inévitablement* (ou presque) centrer ses préoccupations sur l'expérience individuelle, abstraction faite de toutes les dimensions collectives de cette expérience ? La très grande majorité des interventions psychosociologiques semblent en effet centrées sur l'image de soi, *sa* sensibilité à autrui, *sa* capacité au dévoilement de soi, sur la capacité d'exprimer *ses* émotions, *ses* valeurs personnelles, etc. De plus, les secteurs de la vie qui sont explorés se limitent souvent aux seuls réseaux de relations interpersonnelles et de groupes restreints : famille, amis, équipes de travail ou d'étude, rencontres fortuites ou temporaires entre quelques « étrangers intimes ». La dimension collective doit-elle inévitablement être « déconnectée » de la dimension individuelle ? Tout projet de changement collectif est-il alors incompatible, ou du moins étranger, à une démarche psychosociologique (comme le laisse supposer Schur ou comme Lieberman *et al.* semblent le conclure à propos des relations sociales aux États-Unis) ? Si, par définition ou dans la pratique, on exclut les dimensions collectives de l'image de soi (*moi* comme Québécois, comme syndiqué, etc.), l'intervention ne pourra guère en faciliter l'exploration ou l'expression. Mais il est possible que l'intervention produise le même cloisonnement entre l'individuel et le collectif à cause de plusieurs autres facteurs. La demande de la « clientèle » est probablement un de ces autres facteurs : il semble bien que se soit développé, au Québec comme certainement aux États-Unis, une auto-sélection dans la clientèle des divers organismes d'intervention : quelles que soient leurs positions théoriques ou méthodologiques au point de départ, les intervenants ont pu en venir à privilégier la dimension privilégiée par leur clientèle elle-même. Quoi qu'il en soit, l'ensemble des recherches semblent bien montrer que l'impact des interventions sur les participants se situe plus au pôle individuel qu'au pôle collectif. On en arrive à la même conclusion à partir d'autres indicateurs, comme l'énoncé des objectifs tels qu'ils sont explicités dans des pamphlets publicitaires, la liste des activités de « formation », etc. Cette conclusion doit cependant être nuancée.

Le terme « individuel » lui-même rend peut-être mal l'expérience dont on veut rendre compte ici : en fait il s'agit beaucoup plus d'une conception « relationnelle » qu'individualiste de la personne. L'inter-personnel y a plus de place que le personnel. On peut même faire l'hypothèse que pour la plupart des ex-

7. Rokeach, Milton, *The Open and Closed Mind*, N. Y., Basic Books, 1960.

périences de groupe, l'individuel est dissous dans l'inter-personnel. La notion centrale est presque toujours celle du *moi-en-relation*. Ce *moi* est bien mis *en relation*, mais pas avec *n'importe qui* ou *n'importe quoi*. Il demeure qu'au fond de toute expérience de groupe de rencontre, il y a la *relation*, soit comme objectif explicite, soit comme instrument pour atteindre d'autres objectifs.

D'autre part, des groupes restreints comme la famille, le groupe de travail ou le groupe d'amis ne sont pas sans liens (fonctionnels ou symboliques) avec les dimensions collectives d'une société donnée : la famille, par exemple, est une institution sociale et des changements dans cette institution ont une signification collective. Or il semble bien que les groupes de rencontre fassent partie d'un ensemble de mécanismes sociaux qui sont utilisés, par les individus, pour modifier leurs propres attitudes et leurs propres comportements à l'égard de ces institutions comme l'organisation du travail, la famille, le système d'amitiés, etc. Les groupes de rencontres font partie des expériences qui mettent en cause ces institutions et qui permettent de cheminer vers le divorce, ou de décider de quitter son emploi et de devenir *drop-in*. Au Québec les expériences de groupes ont servi à bien des clercs, des religieux ou des religieuses, dans leur processus de sécularisation. Au début des groupes de rencontres, cela a été vrai aussi de bien des laïcs québécois. De façon plus générale, définir le groupe de rencontre comme un élément de la contre-culture ou de la nouvelle-culture, c'est affirmer la dimension collective des expériences de groupes. Finalement, la plupart des interventions psychosociologiques ne se caractérisent pas par l'absence de toute dimension collective, mais plutôt par l'absence de toute préoccupation à l'égard d'une dimension collective très particulière : celle des grandes variables ou des grandes unités macroscopiques, que celles-ci soient définies en termes sociologiques, économiques ou politiques.

Prenons, par exemple, le processus de changement social. Les deux propositions suivantes résument les critiques à cet égard : a) les interventions psychosociologiques ne peuvent pas être un levier de changement social parce qu'elles n'interviennent pas au niveau des variables ou des unités macroscopiques (structure politique, économique, etc.); b) les interventions psychosociologiques n'aident même pas les individus qui y participent à comprendre l'influence de ces unités macroscopiques sur leurs expériences personnelles et sur les divers groupes restreints (ou micro-unités) dont ils font partie. La première affirmation semble une évidence : les interventions psychosociologiques (au sens large du terme, toujours) ne visent presque jamais à explorer, analyser ou influencer les unités macroscopiques, les grandes structures sociales de la société. À moins que le « client » d'une intervention soit lui-même investi d'un très grand pouvoir sur l'une ou l'autre de ces grandes structures, les visées et l'impact des interventions sont d'un autre ordre. Cela semble vrai d'ailleurs même pour des interventions du type « analyse institutionnelle » ou sociopsychanalytique qui explorent bien le jeu complexe des structures sociales sur les groupes restreints et les relations interpersonnelles, mais qui demeurent des interventions marginales auprès de groupes-clients marginaux (ce qui n'enlève aucun intérêt à leurs approches théorique et méthodologique). Reste cependant toujours le problème des relations entre les divers « niveaux » de la société et sur-

tout celui de l'impact possible du niveau *micro* sur le niveau *macro*⁸. Les thèses classiques de la sociologie posent évidemment l'autonomie de ces deux niveaux ou, du moins, de l'autonomie du *macro* par rapport au *micro*. Au niveau des « règles de la méthode » sociologique, cela va presque de soi. Au niveau de l'*action* sociale, au niveau des changements sociaux collectifs non délibérés, la situation n'est pas aussi simple. Les changements dans la famille en sont de bons exemples. Etzioni rappelle qu'on ne peut jamais expliquer des changements dans le système familial par ce qui se passe dans chaque famille considérée isolément. Mais, d'une part, les changements vécus dans les familles constituent de bons indicateurs des changements caractérisant le système social dans son ensemble — à la condition évidemment de ne pas considérer chaque petit groupe familial comme la traduction non médiatisée des systèmes dans son ensemble. D'autre part, une remise en cause du statu quo dans une unité microscopique (par exemple dans telle ou telle famille) n'est pas inévitablement déconnectée de ses significations macroscopiques : la personne qui demande le divorce d'avec son conjoint ne limite pas nécessairement la portée de son action à sa propre famille, mais peut en même temps modifier sa conception du mariage comme institution, sa conception de la société dont cette institution est un élément, etc. On doit poser la question : est-il toujours nécessaire que l'intervenant introduise explicitement aux significations macroscopiques pour susciter, chez les participants à l'intervention, des changements de perception, d'attitudes ou de comportements à l'égard de cet environnement macroscopique ? Il est fort possible que, dans l'ensemble, les interventions psychosociologiques aient un impact indirect et non délibéré sur la conception qu'on se fait des structures sociales, des grandes unités macroscopiques. Si on considère la pratique de l'intervention dans son ensemble, il semble qu'elle fournit rarement un support qui permettrait ainsi de passer des significations microscopiques aux significations macroscopiques. Ni les techniques d'interventions, ni les cadres théoriques qui fondent ces dernières n'amènent l'intervention à « déboucher » sur les dimensions macroscopiques ; et si cela est vrai en général, cela l'est encore plus à propos des structures socioéconomiques.

Même en acceptant, au point de départ, que l'intervention psychosociologique ne vise pas une action directe sur les structures sociales, il faut donc admettre qu'elle tend — pour le moins — à en faire abstraction. La place (ou mieux l'absence) de l'Histoire dans le champ de l'intervention en constitue un autre cas bien précis. Car à propos de l'Histoire, se posent aussi une multitude de questions : l'intervention psychosociologique doit-elle inévitablement nier l'Histoire, faire *comme si* l'individu était une abstraction, n'était pas en situation historique, *comme si* le self, l'image de soi n'était pas liée à l'image de l'Histoire de son milieu, de sa société ? Par exemple, y a-t-il possibilité d'explorer et d'analyser son passé avec toutes ses dimensions psychosociologiques (affectives, symboliques, etc.) ? Peut-on, au cours d'une intervention psychosociologique, apprendre à connaître son Histoire comme on apprend à connaître les autres participants d'un groupe ou qu'on apprend à dégager la mini-culture de ce petit groupe de participants ? Comment interviennent à cet égard les

8. La distinction entre ces deux niveaux est bien posée dans Etzioni, Amitai, *The Active Society*, London, The Free Press, Collier-MacMillan, 1968, 698 p.

règles quasi insurmontables du « ici et maintenant » et la valorisation exclusive du présent *comme si* l'individu ne négociait pas continuellement dans le présent son appartenance à une continuité historique ? Cette liste de questions, on le voit, pourrait s'allonger presque indéfiniment. Par ailleurs, le cloisonnement entre l'individuel et le collectif n'empêche pas seulement l'intervenant d'explorer, avec des individus ou des groupes « clients », la dimension collective de leurs expériences. C'est aussi à ce cloisonnement que se réfère une autre critique fondamentale, celle selon laquelle les interventions psychosociologiques sont inévitablement des mécanismes « au service » du système social dominant (système néo-capitaliste, post-industriel et urbain, etc.) et, donc *au service du statu quo*.

3. L'INTERVENTION PSYCHOSOCIOLOGIQUE ET LE SYSTÈME SOCIAL PRÉDOMINANT

L'hypothèse générale selon laquelle l'intervention psychosociologique est l'expression — et l'instrument — du système social prédominant se traduit en de nombreuses sous-hypothèses qui se réfèrent, tour à tour, aux valeurs qu'elle véhicule, aux intérêts qu'elle défend implicitement, au statut social de sa « clientèle », à l'idéologie qui sous-tend certaines de ses notions de base, etc. Chacune de ces hypothèses pourrait aussi se formuler en terme d'exclusion : exclusion de certaines valeurs, de certains types de clientèle, de certaines notions analytiques, etc. Nous n'allons pas reprendre systématiquement ici chacune de ces hypothèses : pour continuer dans l'esprit de ce texte, posons seulement encore quelques interrogations.

a) L'intervention psychosociologique doit-elle inévitablement se placer au service de la classe moyenne supérieure par i) les thèmes qu'elle explore, ii) les intérêts immédiats qu'elle sert, et iii) la clientèle qu'elle rejoint ? Quelle est sa contribution (en termes d'analyse et d'action) à l'égard des autres classes de la société et à l'égard de certains mouvements sociaux qui s'y développent ? Bien que très peu de données statistiques aient été accumulées à ce sujet, il est évident que la très grande majorité des participants aux multiples sessions de groupe appartiennent à la classe moyenne supérieure. Cela semble vrai du moins pour les sessions auxquelles on s'inscrit individuellement. Car bien des membres de la classe ouvrière (par exemple) sont par ailleurs mis en contact avec des « approches » psychosociologiques, mais dans un contexte très différent. De nombreuses professions dont la « clientèle » appartient tout autant — sinon plus — à la classe ouvrière ont en effet inclus les « techniques de groupe » dans leur activité professionnelle : cela est vrai de l'éducation, de l'éducation des adultes ou de l'éducation permanente, du service social, de la criminologie, de la sexologie, de la consultation familiale, etc. Or dans la plupart des cas, les « clients » de ces professionnels ne décident pas de faire des expériences de groupes, mais vont plutôt consulter un professionnel qui, d'office, leur impose certaines activités de groupe. Et dans le cas de la criminologie, les « clients » ne choisissent évidemment rien du tout ! Quand des personnes de la classe ouvrière sont ainsi mises en contact avec la psychosociologie, c'est le plus souvent sous le mode de l'imposition : cela est bien révélateur, surtout quand on songe au principe de liberté individuelle qui préside à l'inscription à

la plupart des sessions de groupes (celles où, justement, ne participent que des membres des classes moyennes ou supérieures). Une analyse des thèmes — ou des contenus — abordés lors de ces sessions permettrait sans doute d'explorer davantage cette question.

b) Tout un courant de l'intervention psychosociologique, celui du « développement organisationnel », du « changement planifié », etc. — qui d'ailleurs a pris de plus en plus de distance en face des autres courants d'interventions — se préoccupe presque exclusivement des organisations industrielles et de certaines associations *volontaires* dont le fonctionnement est proche de ces organisations industrielles. La psychosociologie doit-elle alors inévitablement demeurer étrangère à toutes ces multiples « organisations » qui ne cadrent pas avec ce type pur d'organisation formelle mais qui, souvent, regroupent des éléments dynamiques d'une société comme la nôtre? Bien des mouvements sociaux ne sont jamais l'objet d'intervention ou d'analyse par la psychosociologie actuelle : pourtant l'analyse des mouvements sociaux a été à l'origine de tout un courant important de la psychologie sociale américaine.

c) Sans revenir ici sur le fait du cloisonnement entre l'individuel et le collectif, il faut tout au moins souligner le cloisonnement entre la vie *privée* et la vie *publique*. Les liens étroits entre ces notions et le système social prédominant ont été analysés depuis fort longtemps. L'intervention psychosociologique doit-elle inévitablement s'adapter aux normes et aux valeurs de notre système social actuel, qui aboutissent au cloisonnement de deux zones distinctes qui seraient le *privé* et le *public*? Doit-elle, au surplus, survaloriser les secteurs privés (famille, amis, etc.) au « détriment » des secteurs publics (politique, social, culturel, artistique, etc.)? L'*intimate stranger* constitue-t-il la seule façon de dépasser cette contradiction? Les mouvements féministes américains n'offrent-ils pas à cet égard un modèle utilisable et généralisable? Devant un malaise généralement perçu et ressenti dans le secteur privé (la famille), ces mouvements féministes, tout en répondant à la demande immédiate de telle ou telle femme, proposent des analyses et des réponses qui impliquent le secteur public. Ces dernières réponses varient et vont de l'action politique directe à des formes de solidarité « entre femmes » : dans tous les cas, elles visent à faire éclater la privatisation de la situation de la femme. Pour l'ensemble des interventions psychosociologiques elles-mêmes, la question se pose : y a-t-il moyen d'explorer simultanément ces deux secteurs privé et public, les relations entre eux et, surtout, le sens de cette dichotomie ou de cette polarisation?⁹

Bien d'autres notions dont se sert la psychosociologie pour construire ses modèles théoriques, ou pour justifier sa pratique, sont également porteuses d'une lourde charge idéologique très précise. Rappelons seulement la notion d'*autonomie personnelle*, qui a déjà longuement été critiquée, mais qui n'en demeure pas moins au cœur de la plupart des « nouveaux groupes de thérapie » : déjà Fromm, dans des analyses qui ne sont plus nouvelles — et qui ne sont plus à la mode — considérait que le système capitaliste avait besoin, pour bien « fonctionner », que les individus soient profondément dépendants et confor-

9. Pour une présentation succincte du sens de cette polarisation privé-public, voir Lamarque Y., Rioux, M., Sévigny, R., *Aliénation et Idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. 427 à 993.

mistes tout en se percevant comme indépendants et autonomes¹⁰. Et Kovel, parvenu au terme de sa minutieuse revue des diverses formes de thérapie conclut que « la névrose prend sa source... dans l'organisation sociétale globale — dans ce cas-ci, le capitalisme moderne (« *advanced capitalism* »), qui impose des contradictions dans *toutes* les formes de la vie personnelle ». Pas plus que la psychothérapie, l'intervention psychosociologique ne permet d'explorer l'ensemble des contradictions du système social, tout au moins au niveau de leur impact sur l'expérience personnelle. Est-ce là une limite inhérente au statut même de la psychosociologie ? Reposons donc la question : l'intervention psychosociologique peut-elle faciliter l'exploration, l'analyse et la remise en cause des structures sociales qui sous-tendent les expériences des participants à ces interventions ?

4. L'INTERVENTION PSYCHOSOCIOLOGIQUE ET LES SYSTÈMES CULTURELS

Il n'entre pas dans nos propos de reprendre le débat sur les liens entre *structure sociale* et *culture*. Il n'en est pas moins évident que l'analyse sommaire présentée au paragraphe précédent pourrait être traduite en termes de dynamique des modèles culturels. Cette traduction mènerait à des questions comme celles-ci : toute intervention n'est-elle toujours que le reflet de la culture prédominante ? Jusqu'à quel point favorise-t-elle ou empêche-t-elle l'émergence d'une « nouvelle culture », sinon d'une « contre-culture » ? Jusqu'à quel point les normes et les valeurs culturelles sont-elles occultées par l'intervention ? Le problème que nous posons ici n'est pas étranger à ces questions, mais il se formule plutôt en terme d'*importation culturelle*. Si on prend pour acquis que les modèles d'intervention sont, au moins implicitement, le reflet d'une culture ou d'une sous-culture donnée, jusqu'à quel point ces modèles peuvent-ils être importés d'une culture « A » et servir valablement à une intervention (exploration, analyse, action) dans une culture « B » ? Jusqu'à quel point une telle importation ne risque-t-elle pas, dans la culture « B », de devenir un instrument d'occultation plutôt que d'exploration et d'analyse ? Comment, surtout, peut-on poser le problème en ces termes sans avoir recours à une notion étroite, rigide, statique de la culture ?

Le lecteur n'aura aucune difficulté à reconnaître, derrière ces interrogations, « la question du Québec ». En même temps, ces interrogations ne concernent pas que le Québec. Toute l'histoire de la psychologie sociale pourrait être traduite en ces termes : qu'on songe à l'influence de la culture allemande sur l'origine de plusieurs secteurs de la psychologie sociale aux États-Unis à partir de 1940 (Adorno, Fromm, Marcuse, Lewin...), à l'influence des premières expériences de Bethel sur toute une génération de psychosociologues français venus aux États-Unis tout de suite après la guerre, à l'influence des philosophies orientales sur tous les courants interventionnistes de la Côte Ouest américaine (Esalen en a été un exemple parmi d'autres). Si on se limite à la situation de l'intervention psychosociologique au Québec et qu'on se limite arbitrairement

10. Fromm, Erich, *The Sane Society*, N.Y., Rinehart, 1955, p. 110.

aux deux principaux modèles culturels que sont les États-Unis et la France, déjà bien des interrogations viennent à l'esprit.

— L'intervention psychosociologique doit-elle inévitablement emprunter ses orientations aux « archétypes » américains, aux valeurs américaines ou, en tout cas, à ce mode de vie qu'incarne la société américaine ? Sans nier l'impact que la société américaine a eu — et continuera sans doute à avoir — sur le développement de la psychosociologie, toute intervention psychosociologique doit-elle inévitablement véhiculer les mêmes « réponses » culturelles que celles qui ont été développées aux USA pour faire face à des problèmes américains d'une façon cohérente avec la culture ou la contre-culture américaine ? En termes plus concrets, toute intervention psychosociologique doit-elle inévitablement véhiculer ces valeurs fondamentales à la culture américaine que sont le consensus et la coopération, la bonté de l'homme et le bonheur, l'optimisme, l'individualisme ou le communautarisme, etc. Toute intervention doit-elle exprimer ou accepter implicitement aussi les *contradictions* typiques de la société américaine. Ces contradictions peuvent se formuler en termes de conflits de valeurs : *coopération* dans les relations interpersonnelles et *compétition* au travail ou en politique, *individualisme* libéral et collaboration bureaucratique, personnalisation des rapports sociaux et multiplication des organisations formelles et impersonnelles, etc. Sans nier l'apport propre à la psychosociologie, est-il possible d'élaborer des modèles d'interventions qui se fondent sur d'autres valeurs, qui présupposent un autre type de société ? Par exemple, sont-elles possibles, des interventions psychosociologiques qui ne nieraient pas le conflit comme méthode d'action et qui ne nieraient pas l'action comme méthode d'apprentissage ?

— Si on se tourne du côté des modèles français d'intervention, des questions analogues se posent tour à tour à propos de l'analyse institutionnelle, de la socianalyse, de l'approche de Max Pagès, de celle d'Enriquez, etc. Jusqu'à quel point ces modèles ne recèlent-ils pas des projets de changement social qui se fondent — plus ou moins implicitement — sur une lecture de la société et de la culture française, mais qui pourraient permettre plus difficilement une lecture de la société et de la culture du Québec ? L'influence prédominante de la psychanalyse n'a-t-elle qu'une portée « scientifique » ou laisse-t-elle supposer des valeurs culturelles autres que celles du Québec (et, à cet égard, des États-Unis) ? À moins, évidemment, que les spécialistes de l'intervention psychosociologique ne concluent — ou fassent comme s'ils concluaient — que la société québécoise n'est en rien différente des sociétés américaine ou française, ces questions ne peuvent pas toujours demeurer sans réponses. Il nous semble que la question mérite au moins d'être posée puisque, de toute façon, tout projet d'intervention exprime, au moins implicitement, une réponse à ce propos.

III QUELQUES PROBLÈMES DE RECHERCHE

De toutes les interrogations que nous avons formulées jusqu'ici, se dégagent déjà bien des thèmes intéressants et importants de recherche. Nous ne les reprendrons pas ici cependant. Nous allons plutôt tenter de reprendre le

problème de la recherche de façon plus globale, au risque de négliger certains thèmes particuliers.

1. L'INTERVENTION PSYCHOSOCIOLOGIQUE COMME OBJET DE RECHERCHE

À un niveau relativement concret, il est possible de dégager six modèles d'intervention qui pourraient, à tour de rôle ou simultanément, définir un champ de recherche, un premier découpage grossier de ce secteur de la psychosociologie.

Le modèle de formation

Ce modèle correspond à la première formulation des objectifs du T. Groupe. L'expérience de groupe y est centrée sur l'apprentissage, apprentissage que le participant doit ensuite « transférer » aux situations de sa vie quotidienne ou aux projets de tout genre auxquels il s'identifie. Dans les débuts de la dynamique de groupe, le contenu de cette formation était le fonctionnement des groupes restreints, mais ce modèle pourrait tout autant s'appliquer à l'apprentissage du langage corporel, à l'expression de soi, etc.

Le modèle médical ou thérapeutique

Par là il faut entendre le modèle qui, à partir d'une définition — implicite ou explicite — de la normalité, définit l'intervention comme devant « aider » l'individu à redevenir « normal ». Selon les normes et les valeurs culturelles, être « anormal » pourra signifier ne pas être efficace dans un groupe, être tout simplement mal à l'aise dans un groupe, ne pas être bien adapté à son travail ou dans sa famille, ne pas utiliser son corps comme moyen d'expression, ressentir de la difficulté à respirer, etc.

Le modèle « fournisseur » de « cadre d'appartenance »

Il apparaît de plus en plus clairement qu'une des fonctions des interventions psychosociologiques est de fournir un lieu où les participants peuvent vivre un style de vie, exprimer certaines valeurs qui vont à l'encontre des valeurs *exprimables* dans la « vie réelle ». Lieberman *et al.* abordent ce modèle en posant la question en ces termes : l'intervenant est-il un formateur (*trainer*) ou un fournisseur (*provider*) qui répond à des besoins d'appartenances que suscitent chez les individus les structures sociales actuelles ? Selon ce modèle, l'intervention ne vise pas à donner une formation, ni à guérir, mais à fournir des « oasis culturelles » à des participants qui pourront ensuite « reprendre le collier » et reprendre un style de vie qu'ils n'acceptent pas mais ne peuvent pas rejeter.

Le modèle contre-culturel ou néo-culturel

L'objectif de ce modèle ressemble au précédent : fournir un cadre temporaire, une institution sociale temporaire où les participants pourront vivre selon les normes et les valeurs qui leur conviennent. La différence d'avec le modèle précédent réside dans la globalité du projet : ici l'intervention est définie par rapport à un projet de nouvelle culture, sinon de contre-culture, par

rapport à la culture dominante. L'intervention en elle-même se définit alors comme un élément parmi d'autres de cette nouvelle culture. On suppose que le participant à une session correspondant à ce modèle retrouvera par la suite un milieu où s'expriment les mêmes valeurs culturelles.

Le modèle analytique

Dans ce modèle, l'intervention vise avant tout l'analyse et la compréhension du groupe qui fait l'objet de l'intervention. L'objectif peut être de comprendre le fonctionnement du groupe restreint en lui-même, parfois d'analyser les cadres organisationnels ou sociaux dans lesquels se situe ce groupe restreint. En un sens, ce modèle d'intervention se rapproche de la situation de recherche classique, sauf que le psychosociologue utilisera les théories et les méthodes propres à la tradition psychosociologique. Ce modèle inclut aussi les expériences de recherches dans lesquelles on applique directement une grille psychosociologique pour analyser un phénomène social, mais sans se fonder sur l'analyse de groupes restreints. À la limite, ce type d'activité constitue une intervention au sens très large du terme, au sens où toute recherche a inévitablement un impact sur le milieu étudié, soit au moment de la cueillette de l'analyse, soit au moment de la diffusion des résultats de la recherche.

Modèle actionnaliste

Le terme «actionnaliste» est mauvais parce qu'il a été le plus souvent employé dans un tout autre contexte. Ici, il désigne toutefois une orientation précise de l'intervention, une orientation vers l'action *sur* les cadres sociaux plutôt que — ou en même temps que — l'action sur le groupe restreint ou sur les individus de ce groupe. Ces cadres sociaux sont parfois définis en termes immédiats et concrets quand psychiatre, psychothérapeute, travailleur social essaient, avec tel client, par exemple, non de «guérir» celui-ci, de ses tendances psychotiques, mais de modifier son environnement immédiat : faire en sorte qu'il devienne abonné au téléphone pour qu'il puisse entrer en contact avec des membres de sa famille; qu'il reçoive plus souvent des visiteurs; qu'il ait un appareil de télévision qui lui permette aussi d'être relié au monde extérieur; qu'il subisse une intervention chirurgicale à un pied, ce qui lui permet de vivre dans un appartement plus agréable parce qu'il peut faire plus facilement l'entretien ménager, ce qui lui permet aussi de re-découvrir le quartier de voisinage en allant faire lui-même ses courses, etc. Les cadres sociaux — et l'action sur ceux-ci — peuvent être définis en d'autres termes : quand le «groupe de thérapie» constitue en même temps un groupe de citoyens ou, quand on suggère aux «patients» de participer à des groupes d'action politique (comme dans la thérapie radicale) ou quand l'intervention elle-même vise une modification des structures sociales (comme dans l'analyse institutionnelle). Ce modèle «actionnaliste» inclut aussi certains groupes d'action qui font appel au service d'un intervenant psychosociologique mais sans abandonner pour autant la priorité qu'ils accordent à l'action.

On pourrait retracer l'émergence de ces divers modèles. Il est révélateur que dans le jargon du métier de psychosociologue on ait d'abord annoncé des groupes de *formation* et ensuite des groupes de *sensibilisation* à la vie de grou-

pe, puis des groupes de *croissance personnelle*, puis de simples groupes de *rencontre*. En un sens les *groupes d'analyse* et les *groupes d'action* ont toujours existé. Dans l'ensemble du secteur de l'intervention, ces six modèles coexistent maintenant même s'ils ont émergé à des moments différents. Et, évidemment, on ne les retrouve nulle part à l'état pur.

2. DES PROBLÉMATIQUES DE RECHERCHE

Bien des thèmes intéressants et valables de recherche se retrouvent au fond — et tout au long — des réflexions présentées dans les premières parties de ce texte : l'hypothèse des *constantes* (section I) qui se retrouveraient dans toutes les expériences d'intervention est-elle juste ou non ? Quel est l'impact de chacune d'entre elles et quel est l'impact de l'ensemble qu'elles constituent ? Les divers types de « cloisonnement », entre les dimensions de la personnalité, entre l'individuel et le collectif, entre l'intervention et les systèmes sociaux et les systèmes culturels, se retrouvent-ils vraiment dans la théorie et la pratique psychosociologique ? Quel en est l'impact et, surtout, quelles en sont les causes ? Quelles formes nouvelles d'intervention et quels cadres théoriques permettraient un décroisement ? La *transversalité* est-elle une notion restreinte à l'analyse institutionnelle (et donc cloisonnée) ou peut-elle être à la base d'une redéfinition du champ de l'intervention psychosociologique ? Notre intention n'est pas de reprendre ici systématiquement ces pistes de recherche, mais d'en explorer d'autres, ou plutôt de les aborder par le biais des diverses problématiques déjà développées dans l'ensemble du secteur des sciences humaines et, en particulier, de la sociologie.

Car il est quand même révélateur que la psychosociologie se soit développée en marge de tous les principaux courants de recherche qui, en même temps, se développaient en sociologie. La typologie grossière qui permet de cerner six modèles d'intervention (modèle médical, de formation, etc.) a pour avantage de découper le champ de l'intervention d'une façon qui le rend accessible à des modèles de recherche qui se sont développés en sociologie. Notre hypothèse générale est que la sociologie (qui a elle-même ses propres spécialités, ses propres cloisonnements) permettrait d'aborder assez systématiquement chacun des modèles d'interventions. Pourquoi ne pas aborder le modèle *médical* à partir des travaux de la sociologie de la santé ? ; le modèle de *formation* à partir des modèles sociologiques développés pour analyser la sociologie de l'éducation ou à partir des travaux sur la socialisation (en particulier la socialisation « tardive », celle des adultes) ? ; le modèle *fournisseurs de cadre d'appartenance* à partir de la sociologie urbaine ou — pourquoi pas ! — de la sociologie des loisirs ? ; le modèle *néo-culturel* à partir des hypothèses et des méthodes inspirées de l'école « culture-personnalité » (en particulier celles qui ont abordé les processus culturels des sociétés complexes comme la nôtre) ? ; ou à partir des travaux sur l'émergence des mouvements sociaux et d'institutions nouvelles ? ; le modèle analytique à partir des recherches sociologiques sur le développement de la science ? En fait les cadres théoriques qui sous-tendent chacun des modèles d'intervention ne pourraient-ils pas être analysés dans cette perspective ? Le modèle *activiste* ne pourrait-il pas lui aussi être analysé à

partir de la sociologie des mouvements sociaux, particulièrement ceux qui ont explicitement une visée d'action ou de changement social?¹¹

Poser cette série de questions, c'est déjà y répondre de façon affirmative. D'autant plus qu'il ne faudrait pas conclure qu'il n'y a jamais eu, jusqu'ici, de travaux allant dans ce sens. De fait, ces travaux sont plus nombreux dans le domaine de la psychologie ou de la sociologie qu'ils ne l'ont été dans celui, plus restreint, de l'intervention psychosociologique. Mais il serait faux de faire comme si les recherches dans ce domaine devaient commencer au point zéro.

En regard des principaux cadres théoriques eux-mêmes, il est évident qu'ils ont d'abord été élaborés ailleurs, dans et pour un autre lieu que celui de la psychosociologie : il est commode de les regrouper sous deux étiquettes — fonctionnalistes et marxistes — mais la réalité est plus complexe. Dans chacune de ces deux grandes tendances, il y a des chercheurs qui, par principe ou du moins par méthode, se limitent aux unités macroscopiques des phénomènes sociaux. D'autres, par contre, ont élaboré des schèmes d'analyses permettant des analyses macro-micro, *i.e.* des analyses permettant d'analyser la dynamique individu-groupe-structure sociale. Sans avoir l'intention, ni la prétention, de citer ici toute la littérature sociologique, rappelons quand même certains travaux qui indiquent des pistes pertinentes à notre propos. Il s'agit parfois de cadres conceptuels qui ont été formulés depuis assez longtemps mais ignorés depuis. Dans d'autres cas, il s'agit de travaux qui sont actuellement en cours d'élaboration.

Les hypothèses de Fromm et de Reich qui s'attaquent au problème de la relation individu-système social n'ont pas été reprises systématiquement — même s'il revient à la mode de les citer. Quand Fromm, par exemple, affirme qu'une des contradictions fondamentales du système capitaliste est qu'il a besoin d'individus qui ont le sentiment d'être libres et indépendants mais qui, en même temps, sont prêts à s'assujettir à toute autorité, à se conformer au système (capitaliste), il énonce une hypothèse qui mériterait d'être testée dans le secteur des interventions, non pas tant au niveau du discours des intervenants, mais au niveau de leur pratique et de son impact sur leurs « clients ». Le même type de travail serait utile à partir des hypothèses de Reich : les nombreuses sessions centrées sur le corps amènent-elles le décloisonnement entre la sexualité et la politique ou, au contraire, favorisent-elles une régression du politique au psychologique?¹² Certaines thèses pourraient aussi être reprises pour analyser le sens des interventions psychosociologiques dans les grandes entreprises. Pour Brown¹³, par exemple, ces interventions prolongent ou traduisent les contradictions profondes du système capitaliste : on aide le *management*

11. Il serait trop long de rappeler ici comment, dans chaque cas, de telles études fourniraient des informations utiles. Deux exemples très précis : on ne sait pas quel est le rythme de la participation aux divers groupes : a-t-on tendance à étaler sa participation sur dix ou vingt ans, ou plutôt à concentrer sa participation sur quelques années seulement? Or cette information, que fournirait toute analyse du processus d'éducation permanente, est importante pour comprendre le sens de la participation à ce type d'activité. D'autre part, l'allusion à la sociologie du loisir n'est pas aussi saugrenue qu'elle le semble quand on se rappelle que l'on offre maintenant des sessions de groupe qui se font sous le mode des vacances au bord de la mer.

12. Claude Lagadec a déjà formulé ce que serait une problématique marxiste appliquée à l'étude des interventions psychosociologiques : « Dynamique des groupes et traitement des personnes », in Tessier et Tellier, *Changement planifié et développement des organisations*.

13. Brown, *Toward a Marxist Psychology*, p. 5.

à avoir une vie « individuelle » plus « créative » et plus « enrichissante », à établir des liens émotifs les plus étroits et intimes possible avec leurs collègues du management, mais en même temps, dit-il, « on leur apprend à ne pas ressentir d'émotions concernant la mise à pied de travailleurs, la planification du chômage... » Pour Brown — comme pour plusieurs psychologues « radicaux » — le fait d'intervenir au niveau des émotions n'est pas en soi un facteur d'aliénation : celle-ci vient de ce que les expériences émotives reproduisent les cloisonnements et les contradictions du système capitaliste. Et c'est ici qu'il devient intéressant de se référer aux thèses marxistes sur la famille, car celles-ci permettent de se demander si les interventions modifient les structures de relations management-employés dans l'organisation ou si elles encouragent plutôt la seule privatisation du management. Les interventions dans les groupes homogènes des entreprises ont été longtemps étiquetées « groupe de famille » dans le jargon des psychosociologues. Peut-être y avait-il là plus qu'une simple question de vocabulaire ! Les thèses marxistes sur la famille et les processus de privatisation pourraient également fonder des recherches sur le sens des expériences de groupes formés d'*étrangers intimes* et sur le sens de l'institutionnalisation de ces formes de rencontres¹⁴. Ce type d'analyse prolongerait les conclusions de Kovel — auxquelles nous avons fait déjà allusion — et permettraient une interprétation globale des significations sociales ou collectives des interventions.

Si les travaux d'inspiration marxiste ont l'avantage de poser d'emblée le problème des rapports macro-micro dans l'analyse de tout phénomène social, ils ne sont pas les seuls. Même s'il analyse avant tout les processus macroscopiques, Etzioni propose une synthèse de données empiriques qui permet de poser le problème général du changement social : comme les interventions psychosociologiques se présentent la plupart du temps comme des instruments de changement, il y a là une source très riche d'hypothèses de travail. Dans une perspective radicalement différente de celle d'Etzioni, Castoriadis se situe, lui aussi, dans une perspective très globalisante¹⁵. Il situe son analyse au niveau de l'imaginaire social et des phantasmes collectifs qui s'expriment dans les institutions sociales. Dans cette perspective, il est possible d'analyser les diverses formes d'intervention comme un lieu où s'exprime, se produit ou se reproduit l'imaginaire social. Jusqu'ici seule l'analyse institutionnelle s'est appuyée sur une telle théorie pour fonder sa théorie et sa pratique. Mais la partie des travaux de Castoriadis dépasse le cadre étroit de telle ou telle école.

Dans une tout autre perspective, on retrouve les analyses (non marxistes) des idéologies. À titre d'exemple, soulignons l'analyse de l'idéologie américaine de George C. Lodge¹⁶. Ces analyses fournissent à la fois des réflexions sur l'idéologie américaine et un cadre général d'interprétation qui pourraient guider des recherches valables sur le secteur des interventions psychosociologiques. Les analyses de Lodge permettent d'abord d'envisager l'idéologie américaine dans son développement ou son évolution, et non comme s'il s'agissait d'un phénomène statique ; elles permettent également de définir l'idéologie américaine

14. Les remarques de Sennet à propos de la privatisation de la famille sont intéressantes à ce propos : voir Sennet, Richard, « Destructive Gemeinschaft », in *The Partisan Review*, automne 1976.

15. Castoriadis, C., *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

16. Lodge, George C., *The New American Ideology*, N.Y., Alfred A. Knopf, 1976.

en tenant compte de plusieurs de ses composantes. Il définit l'idéologie traditionnelle américaine à partir des cinq traits suivants¹⁷ :

- l'individualisme auquel sont associées les idées d'égalité des chances, de contrats individuels et de pluralisme des groupes d'intérêt ;
- les droits de propriété ;
- la compétition ;
- le rôle limité de l'État («... le moins de gouvernement possible équivaut au meilleur gouvernement possible...») ;
- la fragmentation ou la spécialisation scientifique («...si en tant qu'experts et spécialistes, nous prenons soin des parties, le tout prendra soin de lui-même...»).

Il décrit la « nouvelle idéologie américaine », à partir de traits qu'il oppose à ces derniers : le communautarisme qu'il oppose à l'individualisme ; le droit à l'appartenance (« *rights of memberships* »), au droit à la propriété ; les besoins de la communauté, à la compétition ; la planification de l'État, au rôle limité de celui-ci ; une conception systémique et « holistique » de l'univers et de la science, qu'il oppose, enfin, à la fragmentation et la spécialisation scientifique¹⁸. Déjà ce cadre d'analyse permet de poser la question suivante : l'institutionnalisation des divers modèles d'intervention ne tend-elle pas à exprimer les valeurs culturelles de cette « nouvelle idéologie » ? Ne tend-elle pas, en particulier, à fournir des modèles d'intervention qui rendent possible (qui *visent* à rendre possible) l'expression de ces valeurs dans l'organisation de la vie quotidienne ? Par ailleurs si on accepte que tout le courant issu de la dynamique des groupes de Lewin constitue — entre autres choses — un courant scientifique, il devient intéressant d'analyser ce dernier en regard de ce que Lodge appelle « la nouvelle idéologie scientifique »¹⁹. Dans le contexte de cette nouvelle idéologie scientifique, la perspective globale (« holistique ») tend à remplacer la spécialisation ; la synthèse, tend à remplacer le réductionnisme ; la relativité prend la place de l'objectivité ; le subjectivisme remplace le rationalisme et l'emphasis sur l'*humain* tend à remplacer l'importance accordée à la matière physique. Cette analyse de la nouvelle idéologie scientifique ouvre aussi des pistes de recherches sur les divers modèles d'intervention : jusqu'à quel point, par exemple, sont-ils l'expression de cette idéologie ? Ce qui apparaît comme l'anti-intellectualisme de bien des animateurs — et aussi des participants — ne se comprendrait-il pas mieux comme un rejet de tout un univers scientifique ?²⁰ Quelles que soient les réponses à ces questions, il faut au moins remarquer que l'on déborde ici le problème de l'influence de l'idéologie *américaine* : c'est toute une « philosophie » de la science qui serait remise en cause, une « philosophie » qui a caractérisé la pensée occidentale depuis plusieurs siècles. Il est hors de notre propos d'aborder le problème des oppositions entre la pensée occidentale et l'un ou l'autre des systèmes de pensée orientale²¹. Mais l'influen-

17. Lodge, George C., *The New American Ideology*, p. 9

18. *Ibid.*, p. 16

19. *Ibid.*, p. 314

20. Cette « nouvelle idéologie » serait celle où on aboutit (*drop-in*) après avoir laissé tomber (*drop-out*) l'idéologie traditionnelle.

21. À ce propos, Lodge cite le rapport du Stanford Research Institute, *The Changing Images of Man* qui déclare : « Le temps est mûr pour une nouvelle vision et il est naturel de se demander si les méthodes de recherche d'une autre culture ne peuvent pas être fortes là où les

ce de cette dernière sur plusieurs « nouveaux groupes de thérapie » est tellement manifeste qu'on ne peut non plus éluder la question : est-il possible d'arriver à une synthèse ou une intégration de deux modes de pensée (et d'action) aussi divergents l'un de l'autre ? Par rapport aux nouveaux groupes de thérapie, en particulier, cette question se pose à un niveau très global, mais elle se pose aussi au niveau de l'expérience individuelle. Est-il possible, par exemple, à un adulte occidental d'assimiler en profondeur une nouvelle vision du monde, une nouvelle conception de la conscience, une nouvelle façon d'entrevoir la relation entre soi et son univers ? En définitive, les emprunts massifs à la philosophie orientale (dans les nouveaux groupes) ne posent pas seulement le problème du sens des interventions, mais celui de la psychologie sociale dans son ensemble, puisque celle-ci suppose une distinction fondamentale entre le moi et l'univers qui l'entoure.

Les voies de recherche sur l'intervention psychosociologique — au sens large du terme toujours — sont fort nombreuses : nous en avons indiqué brièvement quelques-unes qui permettraient de dégager le sens profond de ce courant particulier de la psychologie sociale et qui permettraient aussi, sans doute, de formuler de nouveaux types d'interventions. Car l'intervention étant à la fois recherche et action, c'est aussi à travers la pratique d'intervention que l'intervenant pourra participer lui-même à cette recherche du sens de son activité : il suffirait, par exemple, que les intervenants réussissent à expliciter (pour eux et pour leurs « clients ») leur conception du système social et du système culturel à laquelle ils se réfèrent dans leur travail. L'approche de Keleman permet d'illustrer ce que pourrait être ce travail d'élucidation. Keleman — et c'est là un des principaux attraits de son mode d'intervention — fait constamment référence au contexte social ou culturel des individus ; mais il explicite rarement les notions auxquelles il recourt spontanément : la culture, le tabou, la vie privée, ou publique, etc²². Par ailleurs, il demeure possible, pour l'intervenant, d'accorder priorité à la recherche plutôt qu'à l'action : le texte de Pagès et Descendre, présenté ailleurs dans ce numéro, indique l'intérêt à ce que les psychosociologues interventionnistes consacrent leur énergie et leur méthodologie à aborder directement des problèmes de recherche.

Enfin, pour conclure sur le mode interrogatif, posons une dernière question : les intervenants en psychosociologie peuvent-ils appliquer à *leurs propres interventions* une grille psychosociologique de réflexions, d'analyse et d'action ?

nôtres apparaissent faibles. Il se peut que nous trouvions ces méthodes dans une épistémologie du soi, telle qu'on la retrouve à l'Est... » (Lodge, *The New American Ideology*, p. 328). L'emprunt auquel les auteurs font référence est celui d'une notion nouvelle qui s'éloigne de celle de l'image de soi qu'on retrouve dans nos sociétés occidentales.

22. Ainsi, par exemple, quand Keleman écrit : « Nous vivons tous dans l'esprit de la culture (...) Nous ne réalisons pas que nous vivons le ... programme de quelqu'un d'autre ... Nous pensons que nous exerçons un libre choix, mais nous ... choisissons le programme de la culture ... Ainsi nous en venons à ne pas vivre notre propre vie ... » (souligné par nous), il n'explicite nulle part sa conception de la culture. Suppose-t-il l'existence d'individus sans culture, d'individus qui pourraient faire abstraction de toute norme culturelle dans l'élaboration de l'image de soi ou dans ses processus de communication avec son milieu ? Ou propose-t-il implicitement que les normes et les valeurs qu'il propose lui-même sont *hors de la culture* et, donc, appartiennent plutôt à une nouvelle culture (ce qui expliquerait que l'individu auquel il se réfère ne s'identifie pas à cette culture dominante et la considère comme celle des autres) ? Cf. S. Keleman, *Living your Dying*, N.Y., Random House, 1974, p. 81.

Comme la psychosociologie demeure fondamentalement un processus de recherche-action, elle *intervient* inévitablement dans un milieu donné. Il n'est pas inopportun alors de poser la question : quelle image les psychosociologues, du Québec et d'ailleurs, se font-ils de leur propre société ; quel système de valeurs expriment-ils à travers leurs diverses interventions et à quel type de projets collectifs (explicites ou implicites) se rattachent ces interventions ? Il serait trompeur de faire *comme si* des modèles d'intervention découlaient d'eux-mêmes, de façon quasi automatique et nécessaire, d'une situation sociale et culturelle particulière. Il ne suffit pas au psychosociologue de savoir et de comprendre ce qu'est le Québec d'aujourd'hui pour pouvoir formuler des projets d'intervention ; il faut d'abord explorer et clarifier les changements qu'il envisage, explorer les contenus et la direction des projets collectifs globaux dont son intervention psychosociologique ne saurait être qu'un élément parmi beaucoup d'autres.

Par ailleurs, la psychosociologie demeure une activité de recherche, de clarification et d'analyse. En répondant à un certain nombre de problèmes soulevés dans ce texte, elle devrait être en mesure d'apporter une contribution plus complète à la compréhension des principales dimensions psychosociologiques d'un milieu donné et des expériences individuelles vécues dans le cadre de ce milieu. Elle pourrait éviter, par exemple, la réduction psychologique et la prétention à l'universalisme qui caractérisent souvent la psychosociologie tout autant que la psychologie en général. La psychosociologie cesserait alors d'être un champ relativement clos par rapport aux autres sciences humaines, plus particulièrement par rapport à la sociologie et à l'anthropologie.

Ce décroisement par rapport aux autres sciences humaines n'implique pas le retour à une totalité scientifique « déjà faite » et, encore moins, à une forme totalitaire d'intervention, à un super-modèle d'intervention qui atteindrait tous les objectifs à la fois. Malgré les origines lewiniennes de l'intervention psychosociologique, il est sans doute possible d'éviter l'idéalisme dénoncé déjà par Sartre²³. Le décroisement qui est proposé dans ce texte vise plutôt à permettre à l'ensemble des contradictions d'apparaître plutôt que d'être occulté par la théorie et la pratique de l'intervention.

RÉSUMÉ

Ce texte est une réflexion critique sur tout le champ de l'intervention psychosociologique, allant du T. Groupe classique aux « nouveaux groupes de thérapie ». L'auteur fait d'abord état d'un certain nombre de *constantes* dans les diverses expériences de groupe. Il discute ensuite plusieurs formes de cloisonnement qui caractérisent la théorie et la pratique des interventions : cloisonnement à l'intérieur de la personnalité elle-même, cloisonnement aussi entre l'individuel et le collectif, entre l'intervention et le système social, entre l'intervention et le système culturel. Il dégage ensuite six modèles d'intervention et indique un certain nombre de voies de recherches sur l'intervention qui ont été peu explorées jusqu'ici. Cet article s'appuie, en particulier, sur des travaux américains et français. Plusieurs des autres textes de ce numéro de *Sociologie et Sociétés* reprennent l'une ou l'autre des interrogations formulées par l'auteur.

23. « Chez Lewin, par exemple (comme chez tous les gestaltistes), il y a un fétichisme de la totalisation : au lieu d'y voir le mouvement réel de l'Histoire, il l'hypostasie et le réalise en totalités *déjà faites*... », J.-P. Sartre, *la Raison dialectique*, Paris, NRF, 1960, p. 50-51.

ABSTRACT

This text is a critical examination of the whole field of psychosociological intervention, from the classical T-group to the "new group therapies". The author first presents a certain number of constants in the various group experiences. He then discusses several forms of compartmentalization which are characteristic of the theory and practice of intervention : compartmentalization within the personality itself, between the individual and the collectivity, between the intervention and the social system, and between the intervention and the cultural system. He then identifies six models of intervention and indicates a certain number of possible directions for research on intervention which to date have not been explored to any extent. This article is based mainly on American and French studies. Several other texts in this issue of *Sociologie et sociétés* deal with the questions raised by the author.

RESUMEN

Este texto es una reflexión crítica sobre todo el campo de la intervención psicosociológica, yendo del grupo clásico T a los "nuevos grupos de terapia". El autor primero toma en cuenta un cierto número de constantes en las diversas experiencias de grupo. Discute enseguida varias formas de separación, que caracterizan la teoría y la práctica de las intervenciones : separación al interior de la personalidad misma, separación también entre lo individual y lo colectivo, entre la intervención y el sistema social, entre la intervención y el sistema cultural. Destaca enseguida seis modelos de intervención e indica un cierto número de vías de intervención, que han sido muy poco exploradas hasta ahora. Este artículo se basa, en particular, sobre los trabajos americanos y franceses. Varios de los otros artículos de este número de *Sociologie et Sociétés* consideran una u otra de las interrogaciones formuladas por el autor.